

LA SERVANTE DE MADAME BLAHA

Tous les étés, Madame Blaha, qui avait épousé un petit fonctionnaire des chemins de fer de Turnau, se rendait pendant quelques semaines dans sa région d'origine. C'était un pauvre et insignifiant village, situé dans une plaine marécageuse de Bohême, aux environs de Nimbourg. Lorsque Madame Blaha, qui se sentait une citadine à part entière, revit toutes ces minuscules et misérables bâtisses, elle se sentit en veine de bonté. Se rappelant qu'une paysanne de sa connaissance avait une fille, elle lui rendit visite et lui proposa d'emmener cette fille en ville pour l'engager à son service. Elle lui verserait une petite rémunération, et la jeune fille aurait en outre l'avantage de vivre en ville et d'apprendre beaucoup de choses. (Ce qu'elle était censée y apprendre, Madame Blaha elle-même n'en avait aucune idée.) La paysanne discuta de cette affaire avec son mari qui plissait obstinément

les yeux et se contenta de cracher par terre. Une demi-heure après, il rentra dans la pièce et demanda : « Cette femme, elle sait qu'Anna est un peu dérangée ? » Et sa main sèche et brunie ondulait autour de son front comme une feuille de châtaignier racornie.

« Imbécile, répondit la paysanne, on ne va quand même pas... » C'est ainsi qu'Anna s'installa chez les Blaha. Le mari, Wenzel Blaha, était au bureau, la femme faisait de la couture chez les voisins, et le ménage n'avait pas d'enfants.

Anna s'asseyait dans la sombre et minuscule cuisine, dont la fenêtre donnait sur le grenier, et elle attendait le moment où arrivait le joueur d'orgue de barbarie. Il venait chaque jour au crépuscule. Alors elle se penchait en avant par la petite fenêtre, de sorte que ses cheveux pâles flottaient dans le vent, et elle dansait intérieurement, jusqu'à en avoir le vertige et voir les murs sales vaciller et se heurter les uns contre les autres. Lorsqu'elle se sentait angoissée, elle errait à travers la maison, puis en descendait l'escalier sombre et sale jusqu'à l'estaminet enfumé de la ruelle, où de temps en temps un ivrogne chantait. En chemin, elle croisait des enfants qui, sans qu'on s'avise chez eux de leur absence,

trainaient toute la journée dans la cour. Et les enfants voulaient toujours qu'elle leur raconte des histoires. Mais alors Anna s'asseyait près du poêle, recouvrait son visage pâle et béant de ses mains, et disait : « Je réfléchis. »

Ce jour-là, les enfants patientèrent un moment. Mais comme Anouchka continuait à réfléchir, de sorte qu'un inquiétant silence s'installait dans la cuisine peu éclairée, les enfants prirent la fuite sans voir que la jeune fille avait commencé à pleurer, en se plaignant doucement du mal du pays. De quoi avait-elle la nostalgie ? Nul ne le savait. Peut-être un peu des coups. Mais principalement de quelque chose d'indéfini qui était arrivé, à un moment. Ou peut-être l'avait-elle seulement rêvé.

Entre toutes les réflexions que les enfants exigeaient d'elle, cela lui revint lentement en mémoire. D'abord en rouge, rouge. Et puis là-dessus beaucoup de gens arrivaient. Et puis une cloche, une cloche bruyante. Et puis un roi. Un paysan et une tour. Et ils parlaient : « Cher roi, dit le paysan. « Oui, répondait le roi là-dessus avec une voix fière, je sais. » Et effectivement comment un roi ne saurait-il pas tout ce qu'un paysan a à lui dire ?

Peu de temps après, Madame Blaha emmena la

jeune fille faire les courses en soirée. Comme on approchait de Noël, les vitrines étaient éclairées à profusion et abondamment approvisionnées. Dans un magasin de jouets, Anna se retrouva soudain face à ses souvenirs. Le roi, le paysan, la tour. Son coeur battit plus fort que ne la portaient ses propres pas. Mais elle regarda ailleurs et suivit Madame Blaha sans plus s'attarder. Elle sentait qu'elle ne devait rien trahir de ce qu'elle avait vu. Et le théâtre de marionnettes resta en arrière, maintenu dans un état de clandestinité. N'ayant pas d'enfants, Madame Blaha ne l'avait pratiquement pas remarqué.

Peu après cette soirée, Anna eut un dimanche de libre. Ce soir-là, elle ne revint pas. Un homme qu'elle avait déjà aperçu à l'estaminet lui emboîta le pas et elle ne put se souvenir exactement de l'endroit où il l'avait emmenée. C'était comme si elle avait pris la fuite pendant un an. Lorsqu'elle rentra tôt dans la matinée du lundi, la cuisine était encore plus froide et grise que d'habitude. Ce jour-là, elle cassa une soupière et fut sévèrement réprimandée. Qu'elle eût passé toute la nuit dehors, c'est ce dont Madame Blaha ne s'était même pas rendu compte.

Un peu plus tard, au moment du Nouvel An,

elle passa encore trois nuits dehors. Puis elle cessa d'errer dans la maison. Elle verrouillait la porte par peur, et, même lorsque le joueur d'orgue arrivait, elle ne venait plus à la fenêtre pour l'écouter.

L'hiver se passa ainsi, après quoi débuta un printemps pâle et timide. Dans l'arrière-cour, c'est une saison à part. Les maisons sont noires et humides, et l'air est léger comme du linge souvent lavé. Les fenêtres mal nettoyées n'éclairent que par intermittence et de légers détritrus virevoltent à tous les étages sous l'effet du vent. Les bruits de toute la maison sont davantage audibles, les bols heurtés rendent un son différent, plus strident, et couteaux et cuillères tintent différemment.

À la même époque, Anouchka eut un enfant. Elle ne s'y attendait absolument pas. Après des semaines où elle s'était sentie lourde et pesante, il sortit d'elle un matin. Et voici qu'il était au monde, Dieu sait comment. C'était un dimanche et tout le monde dormait encore à la maison. Elle l'examina un moment sans changer d'expression. L'enfant bougeait à peine, mais soudain une voix aiguë sortit de la petite poitrine. Madame Blaha appela et un lit grinça dans la pièce à côté. Alors Anouchka prit son tablier bleu, suspendu près du lit, en resserra les cordons autour du petit cou et

fourra le paquet bleu au fond de sa valise. Puis elle alla dans la salle à manger, tira les rideaux et commença à préparer le café. Dans les jours qui suivirent, Anouchka recompta l'argent qu'elle avait gagné. Il y avait quinze florins. Alors elle ferma la porte, ouvrit la valise et posa le paquet bleu, lourd et inerte, sur la table de la cuisine. Elle déballa lentement le tout, regarda l'enfant et le mesura avec un mètre, de la tête aux pieds. Puis elle remit le tout dans la valise et quitta la maison. Mais vraiment il était dommage que le roi, le paysan et la tour soient beaucoup trop petits. Elle les emporta avec elle ainsi que d'autres marionnettes. Entre autres, une princesse avec des tâches de rousseur sur les joues, un vieillard, un autre vieillard qui avait une croix sur la poitrine et dont la longue barbe le faisait ressembler à Saint Nicolas. Il y avait encore deux ou trois marionnettes qui n'étaient pas aussi belles et aussi remarquables. Il y avait aussi un théâtre, dont le rideau montait et descendait, en faisant apparaître ou disparaître un jardin à l'arrière-plan.

À présent, Anouchka avait de quoi occuper sa solitude. Où était passé le mal du pays ? Elle mit en place le grand et beau théâtre (il lui avait coûté douze florins) et se plaça derrière la scène, comme

il se doit. Mais parfois, au moment où le rideau se relevait, elle se précipitait pour être devant et observer les jardins, et la grise cuisine disparaissait derrière les arbres magnifiques. Ensuite, elle revenait derrière le théâtre et installait sur scène deux ou trois marionnettes qu'elle laissait parler à sa guise. Cela ne donna jamais une véritable pièce, mais il y eut des propositions et des contre-propositions. Et il arrivait aussi que deux marionnettes s'inclinent l'une face à l'autre, comme effrayées. Ou bien elles s'inclinaient l'une et l'autre devant le vieil homme, qui ne pouvait lui-même le faire, car il était entièrement en bois. C'est pourquoi il s'écroulait chaque fois avec reconnaissance.

Le bruit se répandit parmi les enfants qu'Anouchka jouait à des jeux. D'abord méfiants, puis de plus en plus confiants, les enfants du voisinage se retrouvaient au crépuscule dans la cuisine des Blaha et ne quittaient pas des yeux les belles marionnettes qui racontaient toujours la même chose. Un jour, les joues d'Anouchka s'empourprèrent et elle dit : « J'ai encore une grande marionnette. » Les enfants frémissaient d'impatience. Mais Anouchka semblait avoir oublié ses propos. Elle disposa tous les personnages

dans son jardin à l'arrière, et tous ceux qui ne parvenaient pas à se tenir debout, elle les appuya contre les coulisses. Une espèce d'Arlequin au visage immense et rond vint s'ajouter, dont les enfants ne se souvenaient plus. Mais excités par toute cette magnificence, les enfants réclamèrent la « très grande ». Juste un instant : la « très grande ». Anouchka ramena sa valise. Il commençait à faire sombre. Enfants et marionnettes se tenaient face à face, immobiles et identiques. Mais des yeux exorbités de l'Arlequin qui semblaient pressentir un événement effrayant, la terreur se communiqua aux enfants qui prirent tous la fuite en hurlant. Anouchka revint, le gros jouet bleu à la main. Soudain ses mains se mirent à trembler. Après le départ des enfants, la cuisine était devenue si calme et si vide. Anouchka n'avait pas peur. Elle rit doucement et donna un coup de pied dans le théâtre.